

## Marcel Trudel à Harvard : trajectoire d'un « retour d'Amérique »

François-Olivier Dorais

Volume 20, Number 1-2, Fall 2019, Spring 2020

Le « moment américain » des universitaires québécois : appropriations, transferts et réseaux (1930-1960)

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1075433ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1075433ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (print)

1927-9299 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dorais, F.-O. (2019). Marcel Trudel à Harvard : trajectoire d'un « retour d'Amérique ». *Mens*, 20(1-2), 135–172. <https://doi.org/10.7202/1075433ar>

Article abstract

*This article addresses the « American moment » question at the heart of this issue through Marcel Trudel's biographical trajectory, a major historian of the historiographical renewal of postwar Quebec. Based on a research in his private archives, it seeks to put into perspective his Harvard study stay between fall 1945 and spring 1947. This stay's historiographical interest is two-fold. First, it allows us to better understand a crucial period in Trudel's scholarly and intellectual itinerary, when it shifted from literature to history. Second, it gives us a privileged point of view on the broader American experience of the young Quebec's academics of the immediate postwar era. Our analysis demonstrates primarily how Trudel's stay at Harvard resulted in both a change of scenery and a cultural shock, reflective of a shifting relationship between Quebec and the US in the middle of the twentieth century.*

# Marcel Trudel à Harvard : trajectoire d'un « retour d'Amérique »<sup>1</sup>

François-Olivier Dorais  
Université du Québec à Chicoutimi

## Résumé

Cet article propose d'aborder la problématique du « moment américain » sous l'angle privilégié du parcours intellectuel de Marcel Trudel, historien majeur du renouveau historiographique québécois d'après-guerre. À partir d'une recherche menée dans son fonds d'archives privé, l'article met en perspective le séjour d'études qu'il a fait à l'Université Harvard de l'automne 1945 au printemps 1947. Ce voyage présente un intérêt historiographique à double titre. Dans un premier temps, il permet de mieux comprendre l'itinéraire intellectuel et savant de Trudel, qui officialisera par ce séjour américain son passage de la littérature à l'histoire. Dans un second temps, il offre une prise sur l'expérience états-unienne des universitaires québécois de l'immédiat après-guerre afin d'en mieux saisir les ressorts, le vécu et les effets. Notre analyse montre notamment en quoi ce séjour a provoqué chez l'historien lavallois un certain dépaysement et un choc culturel, qui canalisent l'expression d'un rapport changeant entre le Québec et les États-Unis au milieu du xx<sup>e</sup> siècle.

---

<sup>1</sup> Nous tenons à remercier bien sincèrement nos collaborateurs à la direction du présent dossier de même que les deux évaluateurs anonymes pour leurs commentaires judicieux et avisés sur une première version de cet article. Nos remerciements vont aussi au service de révision linguistique du Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa.

**Abstract**

*This article addresses the « American moment » question at the heart of this issue through Marcel Trudel's biographical trajectory, a major historian of the historiographical renewal of postwar Quebec. Based on a research in his private archives, it seeks to put into perspective his Harvard study stay between fall 1945 and spring 1947. This stay's historiographical interest is two-fold. First, it allows us to better understand a crucial period in Trudel's scholarly and intellectual itinerary, when it shifted from literature to history. Second, it gives us a privileged point of view on the broader American experience of the young Quebec's academics of the immediate postwar era. Our analysis demonstrates primarily how Trudel's stay at Harvard resulted in both a change of scenery and a cultural shock, reflective of a shifting relationship between Quebec and the US in the middle of the twentieth century.*

Nous nous proposons, dans cet article, d'aborder la problématique du « moment américain » en nous intéressant au parcours intellectuel de Marcel Trudel, historien majeur du renouveau historiographique québécois d'après-guerre, dont nous voudrions mettre en perspective le séjour d'études qu'il a fait à l'Université Harvard de l'automne 1945 au printemps 1947. Dans ses mémoires, où il revient sur ce séjour, Trudel s'identifiait explicitement à « la génération de ceux qui, à cause de la guerre, avaient dû faire leur spécialisation dans les universités américaines<sup>2</sup> ». Ce détour américain fut également le lot de plusieurs de ses collègues en sciences sociales (Jean-Charles Falardeau, Maurice Lamontagne, Maurice Tremblay, entre autres) et en histoire (Guy Frégault et Michel Brunet). Albert Faucher dira d'ailleurs de ces derniers qu'ils ont formé une cohorte particulière, celle des « retours d'Amérique<sup>3</sup> », dénomination inspirée du « retour

<sup>2</sup> Marcel Trudel, *Mémoires d'un autre siècle*, Montréal, Éditions du Boréal, 1987, p. 161.

<sup>3</sup> Albert Faucher, « Allocution prononcée le 4 novembre 1972 à l'Université Laval », Ottawa, Société royale du Canada, Section des lettres et sciences humaines, année académique 1972, p. 13-18.

d'Europe », figure emblématique des tensions constitutives aux séjours des écrivains québécois en France<sup>4</sup>.

À l'inverse des nombreux séjours parisiens des Canadiens français, on a dit peu de chose, dans la littérature savante, des séjours d'études aux États-Unis et de l'influence que ceux-ci ont pu avoir sur l'itinéraire personnel et intellectuel de ceux qui les ont vécus<sup>5</sup>. Pourtant, leur importance se mesure à la fois du point de vue de la genèse individuelle des œuvres et du point de vue collectif, en tant qu'ils sont emblématiques d'un changement important dans la vie intellectuelle au Québec, où l'activité scientifique et, tout particulièrement, la référence savante américaine, en vient à prendre un rôle majeur dans l'interprétation et l'orientation du devenir de la société québécoise. En effet, cette imprégnation des milieux universitaires américains sera l'occasion pour une nouvelle génération de scientifiques et de chefs de file de s'ouvrir à de nouvelles médiations culturelles et intellectuelles qui les mettront en contact avec une tradition universitaire différente, un nouvel *ethos* savant, en plus de les initier à de nouvelles méthodes et à de nouvelles interprétations du passé, du présent et du futur. Elle sera aussi le terrain de nombreuses autres rencontres intellectuelles, avec des savants étrangers en exil aux États-Unis, des professeurs américains de grande réputation et de nouveaux auteurs, rendus accessibles grâce aux conditions matérielles exceptionnelles offertes par les grandes bibliothèques universitaires des campus américains.

Le séjour d'études à l'étranger constitue l'un des aspects privilégiés de l'analyse des circulations intellectuelles transnationales<sup>6</sup>. Son

---

<sup>4</sup> Voir, notamment, Michel Lacroix, *L'invention du retour d'Europe : réseaux transatlantiques et transferts culturels au début du XX<sup>e</sup> siècle*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2014, p. 290-302.

<sup>5</sup> On notera une exception notable que relève Jules Racine St-Jacques dans *L'engagement du père Georges-Henri Lévesque dans la modernité canadienne-française, 1932-1962 : contribution à l'histoire intellectuelle du catholicisme et de la modernité au Canada français*, thèse de doctorat (histoire), Québec, Université Laval, 2015.

<sup>6</sup> Sur l'importance du séjour d'études dans la démarche de l'histoire transnationale, voir Daniel Rodgers, *Atlantic Crossings: Social Politics in a Progressive Age*, Cambridge

importance se signale, entre autres, par l'expérience unique qu'il fait vivre au voyageur, agent le plus souvent volontaire d'une acculturation et d'une redéfinition de lui-même<sup>7</sup> :

On conçoit généralement les voyages comme un déplacement dans l'espace, écrit Claude Lévi-Strauss, lui-même exilé aux États-Unis durant les années 1940. C'est peu. Un voyage s'inscrit simultanément dans l'espace, dans le temps, dans la hiérarchie sociale [...] En même temps qu'il transporte à des milliers de kilomètres, le voyage fait gravir ou descendre quelques degrés dans l'échelle des statuts. Il déplace, mais aussi il déclasse – pour le meilleur et pour le pire – et la couleur et la saveur des lieux ne peuvent être dissociées du rang toujours imprévu où il vous installe pour les goûter<sup>8</sup>.

Si le schéma migratoire des étudiants québécois aux États-Unis présente des subjectivations et une psychologie bien différentes de celles des réfugiés européens en exil, il infère à tout le moins une réflexion apparentée en ce qui concerne l'expérience du décentrement théorique, du déracinement et des liens entre la migration intellectuelle et la créativité scientifique. De même, il y a lieu de les envisager comme des « médiateurs culturels », prompts à investir de nouvelles pratiques culturelles et scientifiques.

L'étape bostonienne du parcours de Trudel, quoique unique dans sa forme, présente un intérêt historiographique pour comprendre l'expérience états-unienne des universitaires québécois durant la période qui couvre l'immédiat après-guerre. Nous nous proposons, dans cet article, de faire la lumière sur les motivations et les ressorts sociohistoriques de ce séjour, de voir comment Trudel l'a personnellement vécu et de jauger la valeur qu'il a pu prendre dans son propre itinéraire intellectuel et scientifique. Nul doute que ce séjour a été important dans sa carrière, preuve en est la place qu'il lui accorde dans ses mémoires. Ses archives

---

(Mass.), Harvard University Press, 1998; et Axel Schäfer, *American Progressives and German Social Reform, 1875-1920*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2000.

<sup>7</sup> Emmanuel Loyer, *De Paris à New York : intellectuels et artistes français en exil 1940-1947*, Paris, Grasset, 2005, p. 23.

<sup>8</sup> Claude Lévi-Strauss, *Tristes tropiques*, Paris, Plon, 1955, p. 94-95.

concernant ce voyage témoignent aussi de cette importance; nous y avons notamment retrouvé les listes des livres qu'il a lus durant son passage aux États-Unis. En fait, ce séjour à Harvard marque, chez l'historien, un tournant important en ce qu'il revêt une dimension initiatique dans son propre parcours. C'est d'ailleurs, comme nous le montrerons, en partie pendant ce séjour qu'il officialisera son passage de la littérature à l'histoire et précipitera sa mue scientifique vers un modèle méthodologique qui procède d'une lecture rationnelle du monde fondée sur l'expérience, l'objectivité et la primauté du document d'archives. À ce glissement disciplinaire correspond aussi, comme nous le verrons, un certain dépaysement et un choc culturel, qui canalisent l'expression d'un rapport changeant entre le Québec et les États-Unis.

### **Autour d'un « départ »**

Rien ne prédisposait Trudel à orienter sa carrière en histoire canadienne. Au contraire, une fois sorti du collège classique à Trois-Rivières, en 1939, le jeune homme a plutôt pour ambition de devenir helléniste et romancier. Bien qu'il ait obtenu une bourse du gouvernement du Québec pour poursuivre ses études à Paris<sup>9</sup>, la guerre l'oblige, comme bien d'autres, à rester au pays. C'est alors qu'il décide d'entreprendre des études supérieures en lettres à l'Université Laval. Entre 1941 et 1944, il y rédige une thèse de doctorat en littérature canadienne portant sur l'influence de Voltaire au Canada, qui, une fois publiée, lui vaudra, pour la première fois, une certaine renommée. L'occasion lui est aussi donnée, durant cette période, de s'initier à l'enseignement des lettres classiques au collège Bourget de Rigaud, où il donnera des cours de latin et de grec pendant quelques années. À l'automne 1945, les autorités lavalloises, souhaitant combler un retard dans la recherche et l'enseignement de l'histoire par rapport à l'Université de Montréal, lui proposent un

---

<sup>9</sup> Cette bourse gouvernementale était de 600 \$. Il s'agissait d'une bourse discrétionnaire postdoctorale octroyée par le premier ministre Duplessis, un octroi assez rare dans le cas des bourses du gouvernement québécois de l'époque.

poste de chargé de cours en histoire du Canada, et ce, en vue de lui confier une chaire dans ce domaine. Soucieux d'adopter les nouvelles méthodes de la discipline historique, Trudel se fait « conseiller » d'aller parfaire son savoir aux États-Unis, à la faveur d'un stage à l'Université Harvard<sup>10</sup>.

Avant de poursuivre, il est nécessaire de s'arrêter sur la signification de ce départ vers les États-Unis. Si le contexte de la fin de la guerre, qui rendait difficile la perspective d'un séjour d'études en Europe, peut expliquer ce choix, il faut aussi prendre en considération l'importance qu'avait prise la référence américaine dans le développement des savoirs au Québec. Tout d'abord, le choix de recruter un professeur laïc et de lui permettre de terminer ses études supérieures aux États-Unis, pays étendard de la modernité libérale et protestante, du matérialisme et de la rationalité pure en science, peut sembler en contradiction, au premier coup d'œil, avec la philosophie de l'Université Laval qui, en sa qualité d'université pontificale, avait pour mandat principal de protéger le fait catholique en Amérique du Nord et d'en transmettre le patrimoine culturel et moral. Et pourtant, cette mission apparaissait de moins en moins incompatible avec les exigences inhérentes à la science rationnelle et positive. Depuis la crise des années 1930, l'Université Laval avait fait montre d'une ouverture très marquée à l'endroit des techniques et des théories nouvelles de la science moderne, notamment dans les domaines des sciences naturelles, de l'industrie et du commerce. Confrontée à une conjoncture économique et sociale incertaine, l'élite cléricale avait commencé à accrédi-ter l'idée selon laquelle la science pouvait contribuer au mieux-être social et industriel de la société québécoise. Impliqué dans l'établissement de l'École de chimie à l'Université Laval, Camille Roy était de ceux qui avaient compris ce changement

---

<sup>10</sup> Il nous a été impossible de déterminer si ce séjour de perfectionnement américain fut, à l'origine, une condition d'embauche de la part de l'Université Laval ou si la décision d'aller étudier aux États-Unis venait de Trudel lui-même. Ses mémoires sont évasives sur la question; Trudel y mentionne qu'on lui « conseilla » d'aller passer quelque temps à Harvard.

de paradigme. Axées sur les professions libérales et la culture de l'esprit, les universités francophones avaient, selon lui, abandonné aux étrangers et au Canada anglais les compétences dans le domaine de la formation scientifique supérieure et universitaire. Or pour répondre efficacement aux nécessités de l'époque, l'élite intellectuelle francophone devait souscrire à une « conception totale de l'université moderne », c'est-à-dire faire de cette dernière « non plus seulement un organe de distribution du savoir, mais un agent de création scientifique ». Pour Roy, « [c]réer de la science, c'est, chez nous en particulier, un devoir auquel doivent se consacrer nos maîtres, si nous voulons prendre toute notre place dans la vie intellectuelle et universitaire<sup>11</sup> ». On entend ici comme en écho les propos du frère Marie-Victorin sur l'utilité économique des sciences, auxquels Roy était très sensible. Synonyme de progrès, la science, aux yeux du frère Marie-Victorin, devait s'imposer comme « l'instrument des conquêtes économiques<sup>12</sup> » du Canada français. Pour ce faire, elle devait s'adapter au contexte nord-américain, c'est-à-dire délaisser les « équivalences platoniques avec les grades de l'Université de Paris » pour privilégier plutôt « des équivalences réelles entre nos grades et ceux qui sont décernés par les universités du Canada et des États-Unis<sup>13</sup> ».

En s'ouvrant à la science positive et fondamentale, dans la mesure où celle-ci respectait les limites prescrites par les dogmes de la foi, l'université catholique canadienne-française se conformait aussi aux exigences du Saint-Siège, qui en avait appelé durant l'entre-deux-guerres à une refonte des institutions d'enseignement supérieur catholiques dans le sens d'une plus grande ouverture aux doctrines

---

<sup>11</sup> Cité dans Jean Hamelin, *Histoire de l'Université Laval : les péripéties d'une idée*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1995, p. 161.

<sup>12</sup> Frère Marie-Victorin, « La science et nous : questions d'attitudes », dans *Frère Marie-Victorin : science, culture et nation*, textes choisis et présentés par Yves Gingras, Montréal, Éditions du Boréal, 1996, p. 72.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 91. Voir, aussi, Yves Gingras et Julie Sarault, « Entre la France et l'Amérique : la transformation des grades à l'Université de Montréal, 1920-1945 », dans Yves Gingras et Lyse Roy (dir.), *Les transformations des universités du XIII<sup>e</sup> au XXI<sup>e</sup> siècle*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2006, p. 164-165.



rationnelles des sciences civiques, sociales et économiques. Convaincu que les déséquilibres économiques et sociaux prenaient racine dans une crise morale à l'échelle de l'Occident, le pape Pie XI estimait que les universités catholiques avaient pour devoir de s'engager dans la voie d'études « plus vastes, plus érudites, plus approfondies » pour lutter contre les virtualités idéologiques totalitaires<sup>14</sup>. Par cette nouvelle articulation de la théologie avec la science, l'Église se trouvait aussi à actualiser le projet proposé par saint Thomas d'Aquin d'éprouver la connaissance théologique à partir de la science aristotélicienne<sup>15</sup>. Ce croisement entre la science moderne et la théologie, entre la raison et la foi, était justement au cœur du programme de la jeune École des sciences sociales de l'Université Laval. Son fondateur, le père Georges-Henri Lévesque, en avait fait le fondement d'un projet disciplinaire novateur, orienté vers l'intervention sociale, mais aussi d'une stratégie d'intégration des sciences sociales au champ universitaire<sup>16</sup>. Son ouverture aux principes rationnels et au réalisme scientifique l'avait d'ailleurs conduit à solliciter les conseils et les interventions du sociologue américain Everett C. Hughes, qui effectuera son premier séjour à l'Université Laval à l'automne 1942 à titre de professeur invité. Pendant ce séjour, il mettra sur pied un programme de recherche sociale pour le Québec inspiré de la tradition sociologique de l'Université de Chicago. Lévesque enverra aussi plusieurs diplômés de sa première cohorte d'étudiants (pour la plupart du même âge que Trudel) acquérir une formation spécialisée en sciences sociales aux États-Unis, dont certains d'entre eux, comme Maurice Lamontagne et Maurice Tremblay, s'étaient aussi rendus à Harvard entre 1941 et 1943. On peut donc certainement penser que ces allées et venues avaient imprimé la marque des sciences américaines dans l'enseignement des humanités à l'Université Laval.

---

<sup>14</sup> Hamelin, *Histoire de l'Université Laval*, p. 155.

<sup>15</sup> Jean-Philippe Warren, *L'engagement sociologique : la tradition sociologique du Québec francophone*, Montréal, Éditions du Boréal, 2003, p. 249.

<sup>16</sup> Racine St-Jacques, *L'engagement du père Georges-Henri Lévesque dans la modernité canadienne-française*.

Cette volonté d'adaptation aux conditions de l'enseignement supérieur nord-américain était aussi présente en histoire, puisqu'il y avait encore peu d'historiens canadiens-français qui avaient reçu une formation spécialisée au milieu du xx<sup>e</sup> siècle<sup>17</sup>. À Laval, cette discipline était encore très peu développée au début des années 1940<sup>18</sup>. Successeur de Thomas Chapais à la direction de la chaire d'histoire du Canada et futur directeur de l'Institut d'histoire et de géographie de l'Université Laval, l'abbé Arthur Maheux, de concert avec le doyen de la Faculté des arts, l'abbé Georges Savard, souhaitait enraciner l'enseignement du savoir historique dans la tradition universitaire anglo-saxonne. Convaincu que le Canada français devait assumer son destin nord-américain, le prêtre-historien considérait que le modèle des universités françaises, à la différence des universités britanniques et américaines, ne pouvait fournir « un enseignement suffisant en histoire des institutions britanniques, dont nous avons besoin, ni en géographie de l'Amérique<sup>19</sup> ». Qui plus est, selon Maheux, la référence littéraire et historiographique française, pétrie de lyrisme et d'influence romantique, avait nourri une représentation trop conflictuelle et romantique (d'inspiration européenne) de l'expérience historique canadienne-française. D'où la nécessité, selon lui, de rééquilibrer ce schéma d'interprétation en ayant recours au caractère plus « objectif », « rationnel » et « réaliste » de la science anglo-saxonne. Lui-même intégré au complexe universitaire canadien-anglais, en particulier à Toronto, où il avait ses entrées et ses contacts dans les milieux savants et littéraires, Maheux valorisait l'avant-

---

<sup>17</sup> Quelques boursiers avaient néanmoins déjà reçu une formation spécialisée en histoire au milieu du xx<sup>e</sup> siècle : Jule Bazin (1929-1931, École nationale des chartes); Paul-Émile Renaud (1923-1925, Université de Paris); Raymond Parent, (1929-1933, École nationale des chartes); Antoine Roy, (1927-1929, École nationale des chartes); Guy Frégault (1940-1943, Chicago); Albert Faucher (1943, Toronto). Nous remercions l'un de nos évaluateurs de nous avoir signalé ces noms.

<sup>18</sup> Voir Patrice Régimbald, « La disciplinarisation de l'histoire au Canada français, 1920-1950 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 51, n° 2 (automne 1997), p. 163-200.

<sup>19</sup> Arthur Maheux, « Histoire et Géographie – octobre 1944 », Archives de l'Université Laval (ci-après AUL), U555/E02955.

gardisme de l'historiographie anglophone qui, il est vrai, s'était mise à la page des nouveaux modèles scientifiques en histoire dès le début du xx<sup>e</sup> siècle, à l'initiative de George M. Wrong et de Charles W. Colby. Aussi, plusieurs pionniers de l'histoire canadienne-anglaise, comme Walter N. Sage, Frank Underhill, Arthur R. M. Lower, George Stanley et Fred Landon, s'étaient inspirés, à des degrés divers et sous une forme adaptée au milieu canadien, du modèle d'analyse de la frontière développé par l'historien américain Frederick Jackson Turner<sup>20</sup>. D'autres, comme Harold Innis, avaient pour leur part acquis une formation supérieure dans des universités américaines. Convaincu que les universités de langue anglaise allaient éventuellement avoir recours aux diplômés francophones de l'Université Laval pour bonifier leur corps professoral en histoire, Maheux voyait comme une nécessité pressante de familiariser très tôt les étudiants avec la langue et la tradition scientifique anglo-américaines<sup>21</sup>. De ce point de vue, la perspective d'accueillir un futur professeur comme Trudel, en formation aux États-Unis, s'inscrivait tout à fait dans la vision qu'avait Maheux du développement des études historiques à Laval. Qui plus est, c'était sans doute là aussi une manière de rivaliser d'excellence avec l'Institut d'histoire de l'Université de Montréal, fondé quelques années plus tôt, et dont le directeur, Guy Frégault, avait lui aussi poursuivi ses études doctorales à Chicago sous la direction du réputé père Jean Delanglez<sup>22</sup>.

<sup>20</sup> Serge Gagnon, « Historiographie canadienne ou les fondements de la conscience nationale », dans André Beaulieu, Jean Hamelin et Benoit Bernier, *Guide d'histoire du Canada*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1969, p. 14-15.

<sup>21</sup> Procès-verbal de la seizième réunion du Bureau de direction de l'Institut d'histoire et de géographie de l'Université Laval, AUL, U555/E02955.

<sup>22</sup> Bien entendu, il ne faudrait pas exagérer cette « conversion » américaine de l'enseignement supérieur au Québec. S'il est vrai que le nombre d'étudiants dans les domaines des sciences humaines et sociales qui choisissent de poursuivre leurs études aux États-Unis après la guerre est plus élevé qu'auparavant, la France redeviendra tout de même une voie de passage incontournable pour la formation supérieure à la fin des années 1940 et pour plusieurs années à venir. Qu'il suffise de mentionner qu'en histoire, des étudiants comme Armand Yvon (1948, Sorbonne), Claude Galarneau (1950, Lyon et Sorbonne), Fernand Ouellet (1952-1953) et Jean Hamelin (1956, Lyon et École pratique des hautes études), pour ne

Ce contexte local, où la science rationnelle américaine devenait un complément au développement de l'enseignement supérieur, se conjugue avec la place singulière qu'en vient à prendre la question de l'Amérique dans le discours social et intellectuel des années 1940 au Québec. Traditionnellement évoqué dans l'optique d'un rejet du capitalisme et de l'individualisme libéral, le thème de l'américanisation connaît au cours des années 1940 une importante phase de déplacement et de transformation. En effet, les phénomènes d'industrialisation et d'urbanisation, la poussée de la consommation et la diffusion de la culture de masse américaine par la radio, le cinéma et la musique (en particulier le jazz) donnent à l'Amérique une nouvelle valeur référentielle dans l'imaginaire collectif francophone<sup>23</sup>. En outre, la gravité des conflits sur la scène européenne, dont la chute de la France en juin 1940, qui fait craindre à plusieurs sa disparition définitive comme nation<sup>24</sup>, donne à cette confluence amicale et pacifiée avec l'Amérique états-unienne une valeur symbolique autrement plus importante. Cette mutation se signale notamment par la découverte et l'acceptation de l'espace nord-américain, désormais envisagé comme le lieu où se projettent les ambitions de toute une génération qui, aspirant à une correspondance mieux réussie entre la réalité d'un Québec en pleine mutation et le désir d'atteindre une plus grande conscience de soi, ne souhaite plus se soumettre aux modèles et aux normes de la mère patrie. « De menace, l'Amérique devient peu à

---

mentionner que ceux-là, se sont tournés vers l'Hexagone pour poursuivre leur formation supérieure.

<sup>23</sup> Voir, notamment, Yvan Lamonde, *La modernité au Québec*, t. II : *La victoire différée du présent sur le passé (1939-1965)*, Montréal, Éditions Fides, 2016, p. 393-398.

<sup>24</sup> Voir ce commentaire de Jacques Blais à l'appui : « L'inquiétude mondiale des années d'avant-guerre, celle aussi de la crise économique, avaient nécessairement atteint le pays. Pour la première fois, cependant, la situation est totalement nouvelle. L'inédit provient de la chute de la France, en juin 1940, de son absence, que plusieurs, en Amérique, estiment définitive, de la scène du monde » (Jacques Blais, *De l'ordre et de l'aventure*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1975, p. 199, cité dans Marie-Thérèse Lefebvre, « D'où venons-nous? Que sommes-nous? Où allons-nous? : enquête sur la culture canadienne-française durant la Seconde Guerre mondiale », *Les Cahiers des Dix*, n° 66, 2012, p. 169).

peu évidence, épreuve et enfin risque à courir. Cela ne se produit que pas à pas<sup>25</sup> », écrit Pierre Popovic. Cette évidence, bien que loin de faire l'unanimité dans la classe intellectuelle<sup>26</sup>, s'énonce à la manière d'un désir de modernisation sociale au miroir d'une Amérique du progrès, nouvelle figure de l'universel. L'autrui américain a ici pour visage non celui du colonisateur, mais plutôt celui de « l'idéal rénovateur » qui doit inspirer le développement de la société québécoise<sup>27</sup>. C'est Édouard Montpetit qui écrit en 1940 : « L'américanisme, qui est au fond le progrès moderne en ce qu'il a de pratique et de répandu, est un fait universel<sup>28</sup> ». C'est aussi André Laurendeau qui, au même moment, se désole du peu d'attention accordée au « fait américain » dans les cursus des collèges classiques :

[...] l'avenir états-unien devant peser d'un tel poids sur notre avenir national, n'est-il pas légitime de s'attendre à ce qu'on ait fourni aux collégiens des notions simples, justes et vraies sur le passé et le présent de la grande République?... Questionnons autour de nous, et dans l'ensemble, nous découvrirons les mêmes pauvretés, le même néant<sup>29</sup>.

La querelle littéraire lancée par la *France et nous*, de Robert Charbonneau, ouvrage dans lequel l'auteur revendique l'autonomie du milieu littéraire québécois par rapport à l'institution française au profit d'un rapprochement avec l'espace littéraire américain, est aussi exemplaire de cette reconfiguration symbolique à l'œuvre<sup>30</sup>. À

<sup>25</sup> Pierre Popovic, « Retour d'Amérique », *Études françaises*, vol. 27, n° 1 (printemps 1991), p. 92.

<sup>26</sup> Voir Damien-Claude Bélanger, « L'antiaméricanisme et l'antimodernisme dans le discours de la droite intellectuelle du Canada, 1891-1945 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 61, n°s 3-4 (hiver-printemps 2008), p. 501-530.

<sup>27</sup> Gérard Fabre, « La tentation américaine d'Édouard Montpetit », *Histoire, Économie & Société*, n° 4 (2017), p. 64.

<sup>28</sup> Édouard Montpetit, *Reflets d'Amérique*, Montréal, Éditions Bernard Valiquette, 1940, p. 11-12.

<sup>29</sup> André Laurendeau, « Connaissance des États-Unis », *L'Enseignement secondaire*, n° 21 (1941), p. 205.

<sup>30</sup> Cette fascination pour l'Amérique d'après-guerre est d'ailleurs aussi le fait du

l'inverse, le vieux spectre de l'annexionnisme refait surface dans les milieux nationalistes. Cette question fait d'ailleurs l'objet d'un dossier fouillé dans la revue *L'Action nationale* de juin 1941, où l'on s'inquiète du réaligement de la politique du Canada sur celle de Washington et d'un retour des « mauvaises obsessions de 1849 », selon Laurendeau. Le même journaliste y signe le texte de conclusion, mettant les lecteurs en garde de ne pas confondre l'« atmosphère fraternelle » de New York et le projet d'annexion, qui entamerait le « vouloir-vivre » québécois « jusque dans ses racines<sup>31</sup> ».

C'est aussi sur fond de « décrochage métropolitain<sup>32</sup> » et des questions qu'il suscite que se développent les sciences de la société et de la culture. Ce réaligement de la connaissance est nourri par l'imposant transfert de l'hégémonie culturelle et intellectuelle depuis l'Europe vers les universités américaines, qui connaissent alors une puissante vague d'expansion et d'internationalisation après plusieurs décennies de vaches maigres. L'effort de guerre contribuera largement à revaloriser la réputation du réseau universitaire américain, résultat en bonne partie de l'investissement massif du gouvernement américain dans la recherche scientifique à des fins militaires, mais aussi du généreux appui des fondations philanthropiques privées (Rockefeller, Carnegie, Ford), qui facilitèrent l'installation de centaines de réfugiés scientifiques européens réputés<sup>33</sup>. Cette entreprise puise sa motivation bien au-delà de la simple charité scientifique; elle s'inscrit plutôt dans un capitalisme et un libéralisme éclairés qui souhaitent alors faire contrepoids aux idéologies totalitaires du continent européen, en particulier l'idéologie communiste. À la puissance économique doit

---

monde intellectuel français, comme en témoigne les voyages de Sartre, de Beauvoir et de Camus en Amérique entre 1945 et 1948 (Loyer, *De Paris à New York*, p. 361-362).

<sup>31</sup> André Laurendeau, « Conclusions », *L'Action nationale*, vol. 17, n° 6, juin 1941, p. 534.

<sup>32</sup> Gérard Bouchard, *Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde : essai d'histoire comparée*, Montréal, Éditions du Boréal, 2001, p. 166.

<sup>33</sup> Christopher P. Loss, « Universities in America since 1945 », dans Jon Butler (dir.), *Oxford Research Encyclopedia of American History*, New York, Oxford University Press, 2017.

s'adjoindre l'ascension culturelle et intellectuelle d'une nation qui aspire à « incarner de façon exemplaire et désormais monopolistique les valeurs occidentales<sup>34</sup> ». Le caractère déterminant de ce partenariat entre l'État fédéral américain et le monde universitaire, en particulier les domaines de la physique, de la chimie, de l'ingénierie et des mathématiques<sup>35</sup>, avait d'ailleurs incité le gouvernement américain à reconduire ce modèle dans le contexte de bipolarisation idéologique de la guerre froide, en misant cette fois sur le développement des disciplines des sciences sociales et humaines. La sauvegarde de l'intérêt national impliquait non seulement une bonne connaissance de l'« ennemi soviétique », mais aussi du monde dans son ensemble, d'où l'engouement suscité par l'étude interdisciplinaire des « aires culturelles », dont Robert Redfield disait en 1944 qu'elle offrirait un remède à l'étroitesse d'esprit et à la « fermeture » de l'institution universitaire américaine<sup>36</sup>. Selon Trevor J. Barnes, la guerre froide avait façonné, et mis au monde, un nouveau type de savoir en sciences sociales défini par l'interdisciplinarité, dont la finalité était plus instrumentale (souvent de conception étatique) et davantage redevable des modèles mathématiques et statistiques<sup>37</sup>.

De ce premier tour d'horizon, il faut retenir que l'attraction du modèle scientifique américain est alors le corrélat institutionnel d'une mutation plus profonde dans le champ de la pensée. Elle plonge ses racines dans une histoire aux multiples facettes, irréductible au strict contexte de fermeture du continent européen pendant la Seconde

---

<sup>34</sup> Emmanuelle Loyer, « La débâcle, les universitaires et la fondation Rockefeller : France / États-Unis, 1940-1941 », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol. 1, n° 48-1, 2001, p. 152.

<sup>35</sup> Les dépenses fédérales en recherche et développement en milieu universitaire passeront de 23 millions \$ en 1938 à plus de 1,6 milliard \$ en 1945, comprenant entre autres le projet Manhattan, totalisant plus de 800 millions \$ pour cette seule année fiscale (Joel Isaac, « The Human Sciences in Cold War America », *The Historical Journal*, vol. 50, n° 3 (2007), p. 725-746).

<sup>36</sup> David C. Engerman, « Social Science in the Cold War », *Isis*, n° 101 (2010), p. 397.

<sup>37</sup> Trevor J. Barnes, « American Geography, Social Science and the Cold War », *Geography*, vol. 100, partie 3 (automne 2015).

Guerre. Cette histoire pointe, comme nous l'avons vu, tantôt vers la réorientation du modèle de l'enseignement supérieur au sein de l'université catholique canadienne-française, tantôt vers la recomposition symbolique de la thématique de l'Amérique dans le discours culturel et identitaire. L'ensemble de ces facteurs a concouru, à des degrés variables, au départ de Trudel vers les États-Unis.

### L'étape bostonienne

À l'automne 1945, Trudel, alors âgé de 28 ans, quitte Québec pour Boston, où il séjournera jusqu'au printemps 1947. Il s'installe dans le quartier d'East Boston, où il loue un petit appartement sur Cottage Street, près de l'aéroport et du port de Boston. La vie y est chère, mais Trudel peut compter sur quelques économies, en plus d'une bourse de la Société royale du Canada<sup>38</sup>, auxquelles s'ajoute le versement de son salaire de professeur à l'Université Laval<sup>39</sup>. Le jeune diplômé arrive à Harvard au moment où l'institution connaît d'importantes transformations. La participation active de plusieurs professeurs dans l'effort de guerre, que ce soit dans les agences gouvernementales, les associations volontaires ou encore la recherche scientifique, avait contribué à rehausser le statut de l'institution à l'échelle nord-américaine<sup>40</sup>. « *America's Great University Now Leads the World* », titrait le magazine *Life* en mai 1941. Ce repositionnement symbolique de l'institution était en partie attribuable à la vision de son président, James Bryan Conant, qui, durant la guerre, avait été l'un des plus fervents défenseurs de l'interventionnisme américain dans le conflit<sup>41</sup>.

<sup>38</sup> Trudel obtient cette bourse, au montant de 1200 \$, en 1946 (Lettre de Marcel Trudel à Albert Tessier, 27 décembre 1945, Archives du Séminaire de Trois-Rivières (ci-après ASTR), Fonds Albert-Tessier, 0014-P2-149).

<sup>39</sup> Durant l'été 1946, Trudel tentera d'obtenir une bourse Guggenheim avec l'appui de Mason Wade, mais il semble que cette possibilité ne se soit jamais concrétisée.

<sup>40</sup> Voir Morton Keller et Phyllis Keller, *Making Harvard Modern: The Rise of America's University*, Oxford, Oxford University Press, 2007, p. 163.

<sup>41</sup> C'est d'ailleurs à ce titre qu'il avait accepté la présidence du National Defense Research Committee. Il y avait tenu un rôle crucial dans la conception et la mise en œuvre du projet Manhattan, qui produisit la première bombe atomique.



Sous la présidence de Conant depuis 1933, la réputation d'Harvard était en voie de passer de celle d'école pour la classe supérieure de la Nouvelle-Angleterre, enracinée dans la vieille culture des « *Boston Brahmins* », à celle d'université de renommée internationale. L'homme adhérait à une vision méritocratique de l'université, idéal en vertu duquel la promotion des individus devait s'effectuer en fonction de leur mérite (aptitudes, travail, efforts, compétences, intelligence, vertus) et non de leur origine sociale. Rêvant d'une Amérique sans classe, où l'éducation serait accessible au plus grand nombre, Conant souhaitait éloigner l'université de sa traditionnelle vocation utilitaire, tournée vers la formation professionnelle et appliquée, pour en faire un lieu consacré d'abord à l'avancement du savoir. Cette réorientation impliquait notamment l'atteinte d'un meilleur équilibre entre la recherche et l'enseignement, le recrutement de nouveaux professeurs dédiés à l'avancement des connaissances et un élargissement considérable du corps étudiant<sup>42</sup>.

C'est ainsi qu'à partir du milieu de la décennie 1940, au moment où Trudel faisait son entrée dans la vénérable institution, Harvard s'ouvrait sur l'extérieur. Elle sollicitait la venue de plusieurs visiteurs étrangers sur son campus, mais surtout, elle procédait à l'admission d'un nombre important de soldats démobilisés, tout récemment rentrés au pays. Cet afflux de militaires à la retraite allait donner un nouveau visage à l'institution, contribuant, entre autres, à la revitalisation de sa vie étudiante et à sa démocratisation<sup>43</sup>.

Surchargée par le retour des militaires, Harvard ne put admettre Trudel à titre d'étudiant régulier dans le programme d'histoire, d'autant que ce dernier était déjà détenteur d'un doctorat de l'Université Laval. On lui donna plutôt le statut de « *visiting professor* »,

---

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 25-34.

<sup>43</sup> Entre août 1945 et juin 1946, ce ne sont pas moins de 20 000 vétérans qui feront une demande d'admission au collège d'Harvard en vertu du *GI Bill* voté par le Congrès en juin 1944, une loi assurant aux anciens combattants le financement de leurs études universitaires ou de leur formation professionnelle ainsi qu'une année d'assurance-chômage (*Ibid.*, p. 34).

avec un bureau à la Widener Library, l'édifice principal des bibliothèques d'Harvard, et l'accès à tous les services<sup>44</sup>. Ce statut indique en lui-même le sens qu'il faut donner au séjour américain du futur historien, qui tient davantage de l'aventure exploratrice, ou encore du « tourisme intellectuel », que du séjour d'études formel. À défaut d'y séjourner à titre d'étudiant, c'est en voyageur, en bohème, relativement seul (et libre) en ce qui a trait à la nature, à l'encadrement et à l'aboutissement de sa formation, qu'il s'y installe. Ce choix correspond à la personnalité du chercheur qui, placé très jeune dans un orphelinat, s'était forgé un tempérament tout fait de résilience solitaire. L'homme gardera d'ailleurs toujours cette fière allure de *self-made-man* ou de l'« historien improvisé<sup>45</sup> », comme il le dira au détour d'une entrevue radiophonique, sans maître reconnu dans le monde universitaire, sans filiation intellectuelle assumée et avec très peu de projets de recherche menés en collaboration.

Ce séjour d'études devient surtout un prétexte pour approfondir des lectures, défricher de nouveaux terrains de recherche et écrire. Pour ce qui est de ses réalisations, Trudel va profiter de ce moment pour terminer l'écriture d'un roman, *Vézine*, son premier et unique ouvrage de fiction, largement inspiré de sa propre jeunesse à Saint-Narcisse, en plus de rédiger une étude historique sur le Canada, la France et la révolution américaine, sur laquelle nous reviendrons plus loin. En cela, sa trajectoire américaine se distingue de la plupart des séjours menés par ses collègues historiens et sociologues qui se rendront aux États-Unis pour des raisons proprement universitaires, en vue d'y terminer un programme de maîtrise ou de doctorat sous la direction d'un professeur. Cette spécificité est sans doute une limite importante à la généralisation du cas de Trudel, qui ne connaît pas, il est vrai, les mêmes conditions de formation à la recherche instituée

---

<sup>44</sup> Lettre de Marcel Trudel à Albert Tessier, 27 décembre 1945, ASTR, Fonds Albert-Tessier, 0014-P2-149.

<sup>45</sup> « Marcel Trudel, qui êtes-vous? (2 de 3) », Archives audio de la Société Radio-Canada, 10 septembre 1996.

que celles de plusieurs collègues de sa génération, ce qui aurait pu le transformer plus fondamentalement sur les plans social et intellectuel. Sa trajectoire ne diminue pas pour autant l'importance de la dynamique d'échange, de transfert et de confrontation culturelle qui a pu résulter de cette prise de contact avec le milieu universitaire américain. Pour en rendre compte le plus fidèlement possible, nous privilégierons deux niveaux d'analyse axés, dans un premier temps, sur la teneur du choc culturel que suscite le séjour et, dans un second temps, sur la question spécifique de la formation disciplinaire.

### *Un choc culturel?*

À son arrivée aux États-Unis, Trudel est vite conquis par son nouveau milieu de travail. C'est la stupéfaction devant l'ampleur des moyens dont disposent les universités américaines. À Albert Tessier, son ancien maître et préfet des études au Séminaire de Trois-Rivières, il écrit, le 27 décembre 1945 depuis Boston :

Harvard [...] est un paradis. J'y suis à titre de « *visiting professor* », avec privilèges de bibliothèque, bureau personnel, sans qu'il ne m'en coûte un sou d'ici à juin. Et la bibliothèque contient plus de livres français que Laval. Les affaires y marchent à l'américaine. Cambridge est une ville universitaire charmante. On n'a pas le temps d'assister à tous les concerts gratuits<sup>46</sup>.

Ces premières émotions américaines révèlent un jeune homme frappé d'abord par la différence de format et d'étendue, par l'aura de dynamisme d'un milieu qui s'agite et se déploie dans toutes les dimensions. Voisine de Boston, Cambridge propose à la sensibilité du visiteur un spectacle d'un autre ordre. Devenue depuis peu l'un des principaux centres intellectuels de l'Amérique, elle y abrite parmi les plus prestigieuses institutions du savoir dont, outre Harvard, le Radcliffe College

---

<sup>46</sup> Lettre de Marcel Trudel à Albert Tessier, 27 décembre 1945, ASTR, Fonds Albert-Tessier, 0014-P2-149.

et le Massachusetts Institute of Technology (depuis 1916). Chez Trudel, ce changement d'échelle est surtout illustré par la bibliothèque Widener, où il a son bureau, et l'offre pléthorique de ses collections, sans aucune mesure avec ce qu'il avait pu connaître jusque-là. Et pour cause, cette bibliothèque, qui est un gigantesque et somptueux monument funéraire érigé à la mémoire d'Harry Elkins Widener, est le « cœur symbolique<sup>47</sup> » d'Harvard. Reconnue pour ses somptueuses salles de lecture, notamment la salle principale qui fait près de 15 mètres de profondeur et de hauteur, et son immense collection d'ouvrages en sciences sociales couvrant les cinq continents, elle incarne, avec la Memorial Church qui lui fait face, l'aspiration fondamentale de cette institution qui combine, selon Matthew Battles, « le sommet de l'éveil spirituel et le poids de l'impérialisme universitaire ». Pièce massive de style néoclassique, « l'aspect général de la Widener rappelle l'antique Nouvelle-Angleterre et symbolise la domination intellectuelle<sup>48</sup> ». Dans ses mémoires, la lecture rétrospective que fait Trudel de cette période est assez fidèle à ces premiers émerveillements, quoiqu'ils soient peut-être accentués par les effets amplificateurs de la mémoire :

Je découvrais la puissance des universités américaines. Les cinq mille volumes du Collège Séraphique [de Trois-Rivières] m'avaient naguère ébloui, les trois cent mille volumes de l'Université Laval m'avaient fait croire à un sommet de la civilisation; ici, à Harvard, dans cette bibliothèque édiflée à la mémoire d'une victime du Titanic, il y en avait cinq millions! Bibliothèque riche de toutes collections, non seulement des œuvres américaines et britanniques, mais aussi de celles de la France. En littérature française, par exemple, je pouvais y voir non pas une édition complète de Balzac, mais toutes ses éditions, et il en allait ainsi pour les diverses

---

<sup>47</sup> Matthew Battles, *Widener: Biography of a Library*, Cambridge (Mass.), Harvard College Library, 2004, p. 1.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 1. Notre traduction.

périodes de notre littérature. Je faisais un constat humiliant : la section « littérature française » à Boston était bien supérieure à ce que nous avions à Québec<sup>49</sup>.

L'éblouissement est à la mesure des inégalités structurelles sur le plan universitaire entre le Québec et les États-Unis. Ce constat de supériorité dans l'offre culturelle, qui éloigne Trudel de son Québec natal, se répète aussi à la vue de la conscience patrimoniale et commémorative des Américains que révèle la richesse de ses musées et de ses quartiers historiques. Toujours dans ses mémoires, il ajoute :

En Nouvelle-Angleterre, on avait en général conservé les ensembles architecturaux (par exemple, à l'Université Harvard); on avait le culte des morts des siècles passés: je retrouvais en maints endroits des cimetières du XVIII<sup>e</sup> siècle, entretenus comme des parcs et décorés de drapeaux pour rappeler les artisans de la Révolution; et le vieux Boston (et que dire du vieux Philadelphie), avec en permanence dans le port l'authentique vieille frégate du XVIII<sup>e</sup>, avait un charme bien supérieur à celui du Vieux Québec<sup>50</sup>.

À l'évidence, ces mois américains sont importants d'une autre manière dans la vie de Trudel; ils vinrent aiguïser chez lui une conscience patrimoniale encore en gestation. Cette fréquentation des nombreux sites patrimoniaux, associés pour la plupart à des moments symboliques qui ont jalonné l'histoire de la nation américaine, dénote une approche « vivante » du souvenir et l'accès facile et abondant à la mémoire historique. Cette canalisation de la question patrimoniale aux États-Unis est instructive, pour peu qu'elle contraste avec l'idée reçue d'une Amérique strictement utilitaire, pragmatiste et présentiste. Du reste, sa fréquentation est une autre manière de mesurer la distance avec le pays d'origine et, plus particulièrement, avec le Vieux-Québec dont le patrimoine bâti entraînait alors en conflit avec la modernisation urbaine. Dès lors, on peut penser que ce n'est

<sup>49</sup> Marcel Trudel, *Mémoires d'un autre siècle*, p. 161.

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 163.

pas un hasard si, peu de temps après son retour de Boston, l'historien deviendra membre fondateur des Amis du Vieux-Québec et qu'il militera activement contre l'agrandissement de l'hôpital Hôtel-Dieu et pour la préservation de la physionomie de la partie ancienne de la capitale nationale à titre de témoin du Régime français, mais aussi de vecteur d'identification nationale pour les Canadiens français<sup>51</sup>.

De ces premières remarques, on peut émettre l'hypothèse que le « moment américain » des universitaires québécois convoque une expérience particulière, si ce n'est une forme d'épreuve, subjective et concrète, dont les conséquences sont susceptibles de s'enraciner dans celui qui la tente. Bien plus qu'un simple changement d'institution, le séjour d'études est aussi un basculement dans un autre univers, qui crée une distance avec le milieu d'origine. Cette épreuve est en quelque sorte celle d'une *confrontation à l'écart*, écart d'abord géographique qui se double rapidement d'un écart culturel, autrement plus important. Le « choc » de l'étranger rend présent une autre culture (la culture américaine), sûre d'elle-même, triomphante, qui contraste singulièrement avec la petitesse et la vulnérabilité du creuset culturel canadien-français. Confrontation d'autant plus significative, dirons-nous, qu'elle surgit dans le Canada français d'après-guerre, alors que bon nombre de ses intellectuels, fragilisés par des années de conflits et d'incertitude, encore ébranlés par les affres du totalitarisme qui ont décimé l'Europe, s'interrogent sur la nature de l'être-ensemble canadien-français et son avenir. Ce contexte de « retour sur soi », au mieux symbolisé par la célèbre enquête sur la culture canadienne-française lancée par la revue *L'Action nationale* après la débâcle française de 1940, traduit la quête d'une originalité propre dans les domaines de la création, de l'écriture et de la science<sup>52</sup>. L'ouverture à l'américanité, rappelons-le, se fait aussi

---

<sup>51</sup> Trudel prononcera notamment une conférence à cet effet devant la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec, le 9 décembre 1950, près de la porte Saint-Jean. On peut en lire l'intégralité dans Marcel Trudel, « Conservons notre héritage français », *Cahiers d'histoire*, Québec, Société historique de Québec, 1951, p. 11-18.

<sup>52</sup> Voir Lefebvre, « D'où venons-nous? Que sommes-nous? Où allons-nous? : enquête sur la culture canadienne-française durant la Seconde Guerre mondiale ».

en fonction de ce contexte où s'institue la recherche de nouvelles médiations entre le particulier et l'universel, qui exprime un des grands espoirs de l'après-guerre<sup>53</sup>.

D'aucuns établiront, ici, le parallèle avec la figure, plus familière, du « retour d'Europe ». Au dire de Michel Lacroix et de Jean-Philippe Warren, cette figure n'aurait toutefois aucune commune mesure avec celle du retour d'Amérique, conçue essentiellement dans « l'optique du projet intellectuel individuel et des spécialisations universitaires<sup>54</sup> ». Pour ces derniers, le retour d'Amérique n'impliquerait pas vraiment de « choc identitaire » ou de « remise en cause » qui soient emblématiques d'une culture collective<sup>55</sup>. Pourtant, il y aurait lieu, nous semble-t-il, de soumettre cette hypothèse à une analyse critique plus fine et approfondie des expériences effectives de l'Amérique. Pour notre part, nous n'excluons pas la possibilité que cette rencontre avec un ailleurs ait pu contribuer à mettre en question le rapport au lieu, à la culture, au statut et à l'identité. À cet égard, le cas de Trudel nous montre combien le retour d'Amérique n'échappe pas totalement à la problématique de l'« exil négatif », qui confine au comparatisme culturel et aux discours sur le « décalage » et le « rattrapage », si ce n'est carrément à l'atavisme de la honte.

Perceptible chez Trudel, le symptôme est peut-être encore plus apparent chez Pierre Elliott Trudeau, qui séjourne à Harvard au même moment que l'historien<sup>56</sup>. Le futur premier ministre canadien garde

<sup>53</sup> Yvan Lamonde *et al.*, *Les intellectuel.les au Québec : une brève histoire*, Montréal, Del Busso Éditeur, 2015, p. 76-78.

<sup>54</sup> Michel Lacroix et Jean-Philippe Warren, « Le “retour d'Europe” : figure autochtone d'un exilé intérieur », dans Xavier Garnier et Jean-Philippe Warren (dir.), *Écrivains francophones en exil à Paris : entre cosmopolitisme et marginalité*, Éditions Karthala, 2012, p. 49-66.

<sup>55</sup> *Ibid.*

<sup>56</sup> Dans ses mémoires, où il évoque une soirée passée en compagnie du futur premier ministre canadien à Cambridge (Massachusetts) à l'occasion des célébrations du quinzième anniversaire du statut de Westminster du Canada, Trudel se souvient d'« un étudiant à très forte personnalité qui devint tout de suite le centre du groupe » (*Mémoires d'un autre siècle*, p. 161). Cette rencontre entre Trudel et Trudeau à Harvard ouvre une piste de recherche sans doute intéressante au sujet du réseau de sociabilité des « retours d'Amérique », dont on ignore s'ils étaient

de ce passage aux États-Unis le souvenir d'un tournant décisif dans son propre itinéraire intellectuel :

Quelle extraordinaire expérience j'allais vivre sur ce célèbre campus! Et quelles découvertes j'allais y faire! Dès mon arrivée, je dus me rendre compte qu'en matière intellectuelle, je sortais à peine de l'enfance. Aussi bien les camarades que les professeurs possédaient une culture et une érudition époustouflantes. Des garçons de mon âge ou plus jeunes que moi affichaient une connaissance du droit romain de loin supérieure à la mienne. Or, ce n'était pas leur spécialité alors que moi, jeune avocat, je venais de consacrer à cette matière toute une année d'étude. Et parmi les professeurs se trouvaient des sommités mondiales en plusieurs matières. Chassés d'Europe par les nazis ou par la guerre, ils avaient été recrutés par Harvard<sup>57</sup>.

Harvard est une « scène internationale », connectée sur l'heure d'un monde en plein bouleversement. L'afflux de nouveaux étudiants, d'origines sociales variées, conjugué à l'arrivée de nouveaux professeurs réfugiés venus d'Europe, donne un caractère cosmopolite à son milieu intellectuel. La mise à distance des origines canadiennes-françaises est inévitable, si bien que, selon Max et Monique Nemni, c'est à Harvard que Trudeau officialise sa conversion à l'antinationnalisme<sup>58</sup>. En effet, la découverte de la grande Amérique, où il recevra entre autres les enseignements d'Heinrich Brüning, de Wassily Leontief et de Joseph Schumpeter, l'incite à s'engager dans la recherche de l'universel. Sur cet horizon, se dépose le défi de la modernité québécoise et tout particulièrement celui de ses carences, ses lacunes et ses « retards » accumulés par rapport au reste de l'Amérique du Nord. Toujours dans ses mémoires, Trudeau ajoute :

Je me rendais compte aussi que le Québec d'alors était marginal, qu'il vivait à l'écart des temps modernes. Le contraste était saisissant entre ma province d'origine et les États-Unis, ce pays frénétique,

---

parfois appelés à fréquenter les mêmes lieux et à échanger entre eux.

<sup>57</sup> Pierre Elliott Trudeau, *Mémoires politiques*, Montréal, Le Jour éditeur, 1993, p. 45.

<sup>58</sup> Max et Monique Nemni, *Trudeau : fils du Québec, père du Canada*, t. 2 : *La formation d'un homme d'État, 1944-1965*, Montréal, Éditions de l'Homme, 2011, p. 33.



d'une ardeur extrême, débordant d'énergie et de vitalité. À Harvard, l'ouverture sur le monde était manifeste. On se retrouvait entouré d'intellectuels qui avaient été, leur vie durant, les témoins directs de l'évolution aux quatre coins de la planète. On avait l'impression d'y vivre en symbiose avec les cinq continents. Inutile de dire que cela me changeait complètement du climat quasi paroissial que j'avais connu à Montréal<sup>59</sup>.

C'est dire que le « retour d'Amérique » est aussi caractéristique d'une culture qui s'interroge sur elle-même, qui s'éprouve dans la confrontation sur un mode tantôt programmatique, tantôt polémique. La proximité de Trudel avec Trudeau durant ces années américaines fait de ce dernier un bon témoin pour nous aider à comprendre l'expérience subjective que l'historien a pu vivre lors de son passage aux États-Unis.

### *La formation disciplinaire*

L'autre grand enjeu de cette étape bostonienne consiste à revisiter la généalogie intellectuelle et méthodologique de l'historiographie trudélienne, à laquelle les historiographes ont accordé une attention somme toute assez limitée. En effet, la grande popularité de l'histoire socioéconomique des années 1960-1970 et l'idée de rupture historiographique qu'elle a cherché à entretenir ont un peu éclipsé ou, du moins, relégué à l'arrière-plan l'apport proprement scientifique de Trudel au champ historiographique québécois. « Positivism », « rationalism », « culte du fait », tels sont les termes généralement employés pour qualifier les écrits du grand spécialiste de la Nouvelle-France, dont les fondements intellectuels et méthodologiques demeurent encore peu connus. Son séjour américain offre, de ce point de vue, une échappée sur certains détails de sa formation historique, puisque c'est à ce moment qu'il se donne pour la première fois une véritable culture historiographique. Lui-même

---

<sup>59</sup> Trudeau, *Mémoires politiques*, p. 45.

confiera d'ailleurs, rétrospectivement, avoir acquis à Boston sa « formation technique<sup>60</sup> ». Qu'en fut-il exactement?

Cette culture historiographique, Trudel l'acquiert d'abord par la lecture, qui rythme bon nombre de ses séances de travail. Une liste des titres lus durant les deux années passées aux États-Unis, retrouvée dans son fonds d'archives privé, fait état d'un programme assez chargé<sup>61</sup>. Les lectures de loisir y occupent la part du lion, en particulier la littérature française issue du courant réaliste avec, en tête de liste, des auteurs comme Anatole France, Émile Zola, Alexandre Dumas, Gustave Flaubert, Honoré de Balzac, Marcel Proust, le marquis de Beaucourt, André Gide et la comtesse de Ségur. Il y aurait long à dire sur la prédilection de Trudel pour ce courant littéraire, dans lequel il puise l'inspiration à la fois pour l'écriture de son *Vézine*, un roman autobiographique à saveur régionaliste et à forte tonalité balzacienne, mais aussi pour son écriture historique. En effet, pour Trudel, le réalisme, envisagé dans son sens large, renvoyait d'abord à l'« exactitude scientifique, [à la] justesse du détail, [à la] précision » et impliquait un souci particulier pour la documentation, la déduction psychologique et les procédés de description. Cet « effet de réel » que Trudel appréciait tout spécialement dans l'esthétique balzacienne, dont il était d'ailleurs un fin connaisseur<sup>62</sup>, s'intègre tout à fait à son travail d'historien. Comme il l'indiquera lui-même en entrevue, « je voulais devenir romancier, à la manière de Balzac et Zola, car tous deux écrivaient avec des méthodes d'historien, et c'est ce qui me plaisait<sup>63</sup> ». La solitude dans laquelle se déroule le séjour américain de Trudel est l'occasion d'approfondir sa maîtrise des grands classiques de la

---

<sup>60</sup> Lettre de Marcel Trudel à Lilianne Frégault, 20 octobre 1988, Archives de l'Université d'Ottawa (ci-après AUO), Fonds 305, boîte 42376, dossier « Frégault, Lilianne : correspondance, 1988-1991 ».

<sup>61</sup> Voir AUO, Fonds 305, boîte 42392, dossier « Œuvres lues de 1938 à 1948 ».

<sup>62</sup> Avant d'être historien, Trudel avait donné des cours sur l'œuvre de Balzac à l'Université Laval.

<sup>63</sup> « La pratique de l'histoire : Marcel Trudel », AUO, Fonds 305, boîte 42388, dossier « Honneurs divers : Éditions McGraw-Hill – 2004 ».

littérature française. Et de la littérature à l'histoire, il ne semble y avoir ici qu'un pas, puisqu'il s'agit de rendre, par les mots et les faits appuyés par des sources, la réalité elle-même. Cette propension au réalisme, qui bridera l'imaginaire historien d'après-guerre<sup>64</sup>, va d'ailleurs fournir l'un des principaux cadres d'énonciation du discours historiographique de Trudel.

Quelques ouvrages de méthodologie et d'épistémologie historiennes viennent s'intercaler dans cette vaste littérature de loisir. D'abord, chez les Américains, les références sont assez éclectiques et comprennent, parmi les plus connues, des historiens comme Fred Morrow Flinn, James Harvey Robinson, Charles A. Beard, James Shotwell et James G. Randall, dont Trudel lit les traités de théorie et de méthodologie historiques. Bien qu'ils soient différents à plusieurs points de vue, ces historiens ont néanmoins pour point commun un fort parti pris en faveur d'une science historique disciplinarisée, élaborée à distance de la sphère sociale et de sa facture dix-neuviémiste plus romantique et patriotique. Proches des courants de la « nouvelle histoire » américaine et de l'historiographie « progressiste », bon nombre de ces historiens plaident aussi en faveur d'une histoire qui, soucieuse de l'expérience du *common man*, s'ouvre aux sciences sociales et à l'interprétation économique, en rupture avec l'histoire politique dominante. Ces derniers avaient par ailleurs, pour la plupart, acquis leur formation en Europe et bénéficié du prestige de la science allemande incarnée notamment par l'épistémologie rankéenne. Nulle surprise dès lors de constater, dans les listes de Trudel, la part belle qui est faite aux historiens allemands, en particulier aux travaux de Johann Gustav Droysen et de Karl Lamprecht, qui avaient contribué à redéfinir les règles d'exercice et les cadres de référence du savoir historique moderne. De la même manière, on note, toujours dans ces listes, une inclination particulière

---

<sup>64</sup> Voir, notamment, Jean Lamarre, « À la jointure de la conscience et de la culture : l'École historique de Montréal au tournant des années 1950 », dans Simon Langlois (dir.), *L'horizon de la culture : hommage à Fernand Dumont*, Québec, Presses de l'Université Laval, Institut québécois de recherche sur la culture, 1998, p. 285.

pour les ouvrages d'historiens issus de l'histoire méthodique française, comme Charles-Victor Langlois, Charles Seignobos et Louis Halphen, eux aussi en bonne partie redevables à l'expansion du savoir germanique de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle (et qui avaient toujours mauvaise presse au sein de l'épiscopat canadien-français). Cette érudition allemande, associée à la nouvelle histoire américaine et à l'historiographie méthodique à la française, avait entraîné la diffusion d'un credo scientifique ancré dans une approche résolument empiriste et factuelle de l'histoire, renonçant aux hypothèses générales, aux raisonnements abstraits et aux philosophies de l'histoire « spéculatives », « subjectives » et « moralisatrices ». Il s'agissait, autrement dit, de privilégier une méthode qui, en postulant que l'historien pouvait échapper à son conditionnement social et culturel, était à même de restituer une vérité positive sur le passé, d'être dans la « quête du vrai<sup>65</sup> ». Cet *ethos* s'accompagnait d'un ensemble de nouvelles exigences pour le savoir historique, à commencer par le projet de son autonomie disciplinaire par rapport aux domaines de la littérature, de la philosophie et du modèle des sciences naturelles. Elle impliquait aussi de placer le document écrit et sa critique d'authenticité au cœur de la démarche historique, étant entendu que le document permettait de saisir *objectivement* le fait historique à la manière d'un photographe fixant le paysage.

Cette captation de la doctrine scientiste allemande n'est pas un hasard dans la mesure où l'histoire universitaire américaine s'était en bonne partie constituée à partir de ce courant de pensée durant la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. L'historicisme allemand avait effectivement connu une « naturalisation » américaine jusqu'à s'imposer comme matrice de référence dans le processus de disciplinarisation du savoir historique<sup>66</sup>. *L'introduction aux études*

<sup>65</sup> Guy Bourdé et Hervé Martin, *Les écoles historiques*, Paris, Seuil, 1983, p. 189-190.

<sup>66</sup> Peter Novick, *That Noble Dream: The "Objectivity Question" and the American Historical Profession*, Cambridge (R.-U.), Cambridge University Press, 1988, p. 31. D'où la décision de l'American Historical Association de conférer à Ranke le titre de premier membre honoraire lors de son congrès de fondation en 1884 (voir Donald Wright, *The Professionalization of History in English Canada*, Toronto,

*historiques* de Langlois et de Seignobos, un ouvrage majeur de l'école méthodique française, avait également tenu lieu de référence dans les départements d'histoire américains et était resté pendant longtemps l'un des ouvrages de méthodologie historique les plus diffusés aux États-Unis au début du xx<sup>e</sup> siècle<sup>67</sup>. Cet engouement pour la science allemande était aussi perceptible dans la conception de l'enseignement supérieur des universités américaines, qui ont pour la plupart repris à la fin du xix<sup>e</sup> siècle le modèle « humboldtien » en lui assignant une orientation plus démocratique que dans l'ancienne Prusse<sup>68</sup>. La perspective humboldtienne avait donné à l'université américaine sa vocation moderne, soit celle d'une institution vouée d'abord au *progrès* des connaissances (recherche) et ensuite à la *transmission* (enseignement), suivant le principe d'une science ouverte, libre et désintéressée, à l'abri des contingences du monde<sup>69</sup>. La réception favorable d'un tel modèle doit aussi beaucoup à la fabrique sociale de l'institution universitaire américaine elle-même, dont l'une des caractéristiques tient à son « séparatisme » à la fois géographique (par l'isolement des campus), mais aussi intellectuel (en assignant à l'université la fonction d'animer le débat d'idées)<sup>70</sup>.

L'Université Harvard avait été, avec l'Université Johns-Hopkins, l'une des premières institutions d'enseignement aux États-Unis à adopter le modèle de la grande université de recherche, libérale et impersonnelle, où était notamment valorisée l'approche pédagogique du « séminaire » qui, par opposition au « cours public » typiquement français, offrait un cadre plus « modeste », « sans frontière » et « tourné vers l'innovation intellectuelle<sup>71</sup> ». Son département d'histoire, qui

---

University of Toronto Press, 2005, p. 32).

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 37.

<sup>68</sup> Cole, « The Great American University », p. 28.

<sup>69</sup> Voir Steven Muller, « Wilhelm Von Humboldt and the University in the US », *Johns Hopkins APL Technical Digest*, vol. 6, n° 3, 1985, p. 253-256.

<sup>70</sup> François Cusset, *French Theory : Foucault, Derrida, Deleuze & Cie et les mutations de la vie intellectuelle aux États-Unis*, Paris, La Découverte, 2003, p. 48.

<sup>71</sup> Emmanuelle Loyer, *Lévi-Strauss*, Paris, Flammarion, 2015, p. 289.

avait accueilli des figures majeures de l'historiographie américaine comme Frederick Jackson Turner, William L. Langer, Crane Brinton et Arthur M. Schlesinger, Jr, lui-même disciple de Robinson, avait d'ailleurs très tôt cherché à briser le moule de l'historien amateur, en favorisant la pratique d'une science historique institutionnalisée, autonome et spécialisée<sup>72</sup>.

Cette empreinte durable du scientisme allemand et français dans le champ historiographique américain doit être mise en relation avec la faible (et tardive) réception qu'a connue l'école des Annales aux États-Unis. C'est la raison pour laquelle, d'ailleurs, les historiens rattachés à cette école sont totalement absents des listes de lecture de Trudel, qui ne prendra jamais véritablement le pli de l'« histoire totale » dans ses travaux futurs. Cette situation s'explique moins par la barrière linguistique entre les deux pays que par l'antiaméricanisme que nourrit la classe intellectuelle française de l'époque, à laquelle les historiens de gauche, comme Lucien Febvre et Fernand Braudel, ne faisaient pas exception<sup>73</sup>. D'autre part, elle est liée au climat intellectuel qui régnait à l'approche de la Seconde Guerre et dans les années de la guerre froide qui suivirent, alors que l'empirisme prendra la forme d'une doctrine de légitimation face à une Europe que l'on jugeait subordonnée à l'État et aux idéologies. L'urgence du moment intimait au savoir historique de séparer la théorie scientifique de la pratique

---

<sup>72</sup> Voir, notamment, William Palmer, « Gentlemen and Scholars: Harvard's History Department and the Path to Professionalism, 1920-1950 », *Historical Journal of Massachusetts*, vol. 37, n° 1 (printemps 2009), p. 107-121.

<sup>73</sup> Socialiste et dreyfusard de tendance antiautoritaire, Febvre (tout comme Braudel, son disciple) était très critique de l'impérialisme culturel américain et de sa culture matérialiste dans lesquels il percevait une menace pour la sauvegarde de l'esprit français et européen. Qui plus est, aucun des grands historiens annalistes n'a immigré aux États-Unis durant la guerre (Marc Bloch avait tenté le projet, mais s'était ravisé à la dernière minute, préférant rester auprès de sa famille). C'est d'ailleurs pour cette raison que le rayonnement international des Annales se verra surtout à l'Est, notamment en République tchèque et en Pologne (voir, à ce sujet, Markus Bodler, « Les historiens français et les États-Unis dans les années 1950 et 1960 », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos*, [En ligne], [http://journals.openedition.org/nuevomundo/58811; DOI : 10.4000/nuevomundo.58811] (24 avril 2018.)).

idéologique en faisant de l'érudition, de l'objectivité et de l'autonomie de la science autant de distingués « faire-valoir » du « monde libre » américain. « *The denigration of ideology, on the most characteristic features of American culture in the cold war era, was directly related to the celebration of objectivity as the hallmark of thought in the Free World. Indeed, the two terms defined each other*<sup>74</sup> », écrit Peter Novick.

### « Effet » d'un séjour

Ces années américaines auront marqué un tournant dans la pensée de Trudel, à la fois en favorisant une sorte de cristallisation scientifique et en confirmant son accession à une nouvelle existence savante dans laquelle il reconnut une nécessité supérieure que ni la littérature ni les études classiques ne pouvaient prodiguer. C'est à ce moment que se fortifiera la certitude de sa vocation d'historien et de l'œuvre à accomplir. On constate surtout combien l'imprégnation du milieu universitaire états-unien a précipité chez lui la nécessité d'un rattrapage collectif sur le plan de la disciplinarisation de l'histoire, afin de conférer à cette dernière sa spécificité et son autonomie dans un espace institutionnel défini<sup>75</sup>. En ce sens, il faudrait sans doute donner raison à Albert Faucher pour qui le « retour d'Amérique » se vivrait d'abord sous le signe d'un « optimisme de la connaissance<sup>76</sup> ».

À peine rentré à Québec et installé dans ses nouvelles fonctions à l'Institut d'histoire de l'Université Laval, Trudel esquissera un programme de travail auquel il consacra toutes ses énergies. Ce programme vise à mettre en place une « nouvelle histoire », dont l'historien dira rétrospectivement qu'elle avait pris la forme d'un « combat<sup>77</sup> » savant.

<sup>74</sup> Peter Novick, *That Noble Dream: The "Objectivity Question" and the American Historical Profession*, Cambridge (R.-U.), Cambridge University Press, 1988, p. 299.

<sup>75</sup> Patrice Régimbald, « La disciplinarisation de l'histoire au Canada français », p. 165.

<sup>76</sup> Voir Albert Faucher, Allocution prononcée le 4 novembre 1972 à l'Université Laval, Ottawa, Société royale du Canada, Section des lettres et sciences humaines, année académique 1972, p. 13-18.

<sup>77</sup> Trudel, *Mémoires d'un autre siècle*, p. 167.

On en prend la mesure dès la parution, en 1949, de son *Louis XVI, le Congrès américain et le Canada, 1774-1789* (PUL). Cette étude historique de 260 pages, consacrée à la politique du roi français et du Congrès américain à l'égard du Canada pendant la révolution américaine, fut préparée, puis en bonne partie rédigée durant son séjour à Cambridge, où Trudel eut accès à une quantité considérable de sources originales tirées du *Journal of the Continental Congress*, des œuvres complètes de George Washington et de Benjamin Franklin ainsi que de la *Revolutionary Diplomatic Correspondance*. Ce qui frappe le plus dans ce livre, ce n'est ni le thème ni son traitement, qui demeure assez pondéré, factuel et nuancé, c'est plutôt le ton polémique de l'avant-propos, dans lequel Trudel définit l'orientation de son discours historiographique. La mise au point est aussi brève que sévère :

Nous avons voulu appliquer à cette étude les méthodes de l'érudition, bien qu'en certains milieux on considère encore l'histoire comme une œuvre d'art, comme une représentation dramatique au cours de laquelle on serait choqué de voir le jeu des coulisses et des cordages. Il est étrange qu'un historien en soit réduit à s'excuser d'avoir accumulé des références et une nomenclature bibliographique : l'histoire, au Canada français, est toujours confortablement assise dans la chaire de rhétorique et regarde de bien haut l'historien-chercheur qui veut être scientifique. La première s'appuie sur de belles phrases, ce dernier s'appuie sur des sources et c'est lui, malgré tout, qui pourra atteindre plus sûrement la vérité historique<sup>78</sup>.

Ce style direct et polémique donne la mesure de la mutation disciplinaire à laquelle Trudel souhaite contribuer à son retour de voyage. Il précisera davantage les grandes lignes de cette aspiration dans un texte programmatique qu'il fera paraître dans les pages du *Devoir* en octobre 1950. Par « nouvelle histoire », Trudel entendait surtout la nécessité de développer une « histoire scientifique proprement dite » qui, suivant l'impulsion donnée par l'Institut d'histoire de l'Université

<sup>78</sup> Marcel Trudel, *Louis XVI, le Congrès américain et le Canada 1774-1789*, Québec, Éditions du Quartier latin, 1949, p. x, coll. « Les publications de l'Université Laval ».



de Montréal et son nouveau directeur, Guy Frégault, devait se distinguer par trois aspects : 1) l'adoption de critères de validation et de légitimation de la connaissance historique portant non plus sur l'éloquence, le talent oratoire et la réception publique, mais plutôt sur un ensemble de règles et de normes partagées par une communauté de pairs; 2) l'adoption d'une méthodologie développée autour d'un travail critique sur les documents d'archives en vue « d'une recherche méthodique de la vérité ». Se doutant bien que cette prise de position risquait de le placer en porte-à-faux avec certains représentants de la vieille garde historique, Trudel sentit le besoin de préciser que cette aspiration n'impliquait en rien un « esprit de démolisseur ». Il s'agissait plutôt d'adopter une attitude de « sérénité » face aux œuvres des prédécesseurs en gardant « toujours à l'esprit ce grand principe que la mission de l'Université [était] de *contrôler l'histoire* » (nous soulignons), c'est-à-dire de la prémunir contre toute injonction idéologique émanant de la société environnante; 3) l'institutionnalisation de cette pratique en milieu universitaire, de manière à en assurer sa reproduction et sa diffusion<sup>79</sup>.

Du reste, Trudel se réjouissait de voir que le Québec était engagé dans cette voie à la suite de la création, en l'espace de quelques mois à la fin des années 1940, de quatre institutions majeures consacrées à l'enseignement et à la recherche scientifique dans cette discipline<sup>80</sup>. À l'Université Laval, il privilégiera la formule américaine du séminaire dans certains de ses cours et adoptera, comme manuel de référence pour ses étudiants, *A Guide to Historical Method* (1946), un bréviaire de méthodologie historique rédigé par Gilbert J. Gallagher et Jean Delanglez, deux jésuites américains, et inspiré des grands traités de méthode historique allemande de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>81</sup>. En outre, Trudel

<sup>79</sup> Marcel Trudel, « La "nouvelle histoire" », *Le Devoir*, 28 octobre 1950, p. 4-5.

<sup>80</sup> Il s'agit de l'Institut d'histoire de l'Université de Montréal (1946), de l'Institut d'histoire et de géographie de l'Université Laval (1947) et de l'Institut d'histoire de l'Amérique française (1946) qui, à peine fondé, lance la *Revue d'histoire de l'Amérique française* (1947).

<sup>81</sup> Sur ce manuel et sa réception au Québec, voir François-Olivier Dorais, « Marcel

prendra la direction de l'Institut d'histoire, de 1954 à 1964, en lui donnant une double vocation inspirée du modèle des grandes universités de recherche américaines, celle d'abord de préparer à l'enseignement et au fonctionariat et, ensuite, de s'imposer comme un centre de recherche en histoire. La renommée de l'Institut devait d'abord découler, selon lui, de la qualité des travaux scientifiques de ses professeurs réguliers. C'est pourquoi, peu de temps après son entrée en fonction comme directeur, l'historien mettra notamment en œuvre une politique visant à inciter les professeurs à publier leurs résultats de recherche dans leurs champs de spécialisation respectifs. Il œuvrera à intégrer l'Institut dans les réseaux scientifiques francophones, dont l'ACFAS, où il contribuera à la réorganisation de sa section historique<sup>82</sup>. En 1952, Trudel se joindra à Guy Frégault et à Michel Brunet, tous deux également diplômés d'une université américaine, dans la préparation et la publication d'une *Histoire du Canada par les textes*, recueil de documents historiques commentés, inspiré par le genre des *readers* américains destinés à la jeunesse étudiante.

Bien qu'il soit difficile d'établir quelle a été l'influence du séjour américain sur le discours historiographique de Trudel, il n'est pas impossible que ce discours ait porté la marque des intérêts, des références et de l'imaginaire anglo-américains. À l'évidence, l'historien avait, par exemple, lu les travaux de Francis Parkman et avait intériorisé, dans sa représentation d'ensemble de la Nouvelle-France, sa vision réductrice de la France d'Ancien Régime et, dans une certaine mesure, sa croyance en un destin supérieur assigné au régime de liberté des treize colonies britanniques d'Amérique<sup>83</sup>. Trudel actualisera

---

Trudel et Guy Frégault : regards sur une amitié intellectuelle », *Recherches sociographiques*, vol. 57, n<sup>os</sup> 2-3 (mai-décembre 2016), p. 523-552.

<sup>82</sup> Claude Galarneau et Marcel Trudel, « Mémoire sur l'Institut d'histoire de l'Université Laval », AUL, U555/E02955, dossier « Mémoire sur l'Institut d'histoire de Laval ».

<sup>83</sup> En effet, les insuccès de la Nouvelle-France sont régulièrement mis en opposition avec le succès des colonies anglaises chez Trudel. C'est ainsi, par exemple, que « la remontée du Saint-Laurent jusqu'à l'obstacle de Montréal n'exigeait, de Cartier à Roberval, que bien peu d'audace » en comparaison du parcours américain de l'Espagnol Hernando de Soto (voir Marcel Trudel, *Initiation à la Nouvelle-France* :

d'ailleurs la formule consacrée de Parkman : « *New France was all head. Under king, noble, and Jesuit, the lank, lean body would not thrive*<sup>84</sup> », pour décrire la colonie française d'Amérique sous les traits du « colosse aux pieds d'argile ». De même, pour l'historien, la culture antidémocratique des Québécois des années 1960 plongeait ses racines jusque dans le Régime français où la rigueur de l'absolutisme, inscrite dans la hiérarchie des institutions, côtoyait un « paternalisme » venu d'en haut, entre les mains du roi<sup>85</sup>.

Si on peut raisonnablement penser que le séjour américain de Trudel fut le lieu d'une « transition » définitive vers l'idéal d'une science historique fondée en recherche et en méthode, il faudrait cependant se garder d'en exagérer l'influence. Après tout, l'historien était resté attaché à la conception européenne du programme de formation à l'Institut d'histoire, qui avait organisé son enseignement en s'inspirant notamment du système des certificats de licence introduit dans le milieu universitaire français au début des années 1920. D'ailleurs, c'est sur fond de controverse que l'historien quittera la tête de l'Institut, en 1964, au moment où les autorités lavalloises se mirent à discuter de son éventuelle départementalisation. Aux yeux de Trudel, cette évolution risquait de retirer à l'histoire l'autonomie structurelle et disciplinaire qu'elle avait acquise au fil des années. De plus, selon lui, il importait « souverainement, dans une université de langue française, de conserver avec scrupule les structures françaises<sup>86</sup> ».

---

*histoire et institutions*, Montréal et Toronto, Holt, Rinehart et Winston, 1968, p. 20). Ailleurs, il met en opposition l'échec de la première colonie française d'Acadie avec les succès du premier établissement permanent à Jamestown (Marcel Trudel, « La Nouvelle-France, 1524-1713 », *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 1, 1966, p. 30).

<sup>84</sup> Francis Parkman, *Pioneers of France in the New World*, Williamstown, Corner House Publishers, 1970 [1865], p. xx.

<sup>85</sup> Marcel Trudel, « Absolutism and Paternalism », conférence prononcée à l'Université de Toronto, 16 mars 1966 (archives personnelles de Micheline Dallaire).

<sup>86</sup> Marcel Trudel, « Proposition soumise aux autorités de l'Université Laval, 16 décembre 1963 », AUL, U555/E02955, dossier « Faculté des lettres, Institut d'histoire, nom et institution, 1963 ».

C'est peu dire qu'il y avait, chez lui, une limite à consentir aux structures et au modèle d'enseignement anglo-américain.

En outre, l'acquisition d'un nouvel *ethos* disciplinaire aux États-Unis allait se placer dans la balance des exigences spécifiques de la pratique historique au Canada français. De fait, il n'était pas question pour Trudel de pratiquer une histoire strictement « positiviste », notion à laquelle il se gardera d'ailleurs toujours de souscrire puisqu'elle impliquait que la connaissance scientifiquement certaine ne se limite qu'à la quête de lois rigoureuses en histoire. Pour Trudel, l'historien qui n'assumait pas son contexte normatif et son rapport aux valeurs s'interdisait, par la même occasion, de comprendre l'activité significative des acteurs du passé dans ce qu'elle pouvait avoir de contingent et d'accidentel. Ainsi, une histoire strictement positive lui apparaissait comme « la moins objective de toutes les histoires d'abord, parce qu'étant impossible à écrire, elle détruit l'objet lui-même, et ensuite, en supposant qu'on puisse l'écrire, elle rejette d'avance tout ce qui peut conduire à la compréhension humaine d'une histoire humaine<sup>87</sup> ». Car l'historien, de préciser Trudel, « travaille sur un agent libre, l'homme, au comportement tout à fait imprévisible et dont le comportement passé, même s'il est répété, ne s'explique pas toujours de la même façon<sup>88</sup> ».

Un peu à l'image du dualisme scientifique que l'on constate chez les sociologues lavallois de sa génération, où l'attrait de la science positive supposait toujours un dialogue constant avec certaines considérations métaphysiques et morales<sup>89</sup>, Trudel défendait l'idée selon laquelle un équilibre était à maintenir entre le projet de vérité d'une science explicative et l'attachement à une tradition et à une intention historiques, tout en tenant compte du sens, de la volonté

---

<sup>87</sup> Marcel Trudel, « L'objectivité en histoire », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 5, n° 3 (décembre 1951), p. 318.

<sup>88</sup> Marcel Trudel, « L'histoire », *Cahiers de l'Académie canadienne-française*, n° 6 (1961), p. 116.

<sup>89</sup> Jean-Philippe Warren, *L'engagement sociologique*, p. 299-351.

et de la liberté. Cette double exigence associait, dans une même démarche, la recherche objective et méthodique et la finalité normative et principielle d'une science orientée vers l'*action*. C'est ce qui explique, notamment, que Trudel a toujours eu une grande admiration, et particulièrement en début de carrière, pour le chanoine Lionel Groulx, dont le travail conciliait l'avancement d'une vision scientifique de l'histoire et la défense des intérêts nationaux du Canada français<sup>90</sup>.

De même, l'histoire scientifique et objective qui se fait jour dans l'immédiat après-guerre, chez Trudel et chez d'autres historiens, trouvait sa légitimité dans l'horizon de finalités culturelles et symboliques plus grandes qu'il serait trop court de réduire à une stricte « influence américaine ». L'enjeu consistait non seulement à prouver que les Canadiens français étaient capables de conduire une recherche historique de niveau équivalent à celle des Canadiens anglais, mais aussi à faire de la méthode scientifique un levier d'épanouissement pour le Canada français. Jadis source d'accomplissement existentiel, gardienne des traditions vivantes, l'histoire devait désormais être envisagée comme une « source de lucidité » et avoir pour fonction de réévaluer de façon critique les traditions, de procéder à un « arbitrage culturel<sup>91</sup> ». Trudel ne disait pas autre chose dans les pages du *Soleil*, en 1950, lorsqu'il écrivait : « La tradition en souffre un peu car la tradition cherche toujours à se présenter d'une manière si poétique, mais si la tradition est erronée, il faut *corriger* et *substituer*, si nécessaire, une tradition vraie à une tradition fautive » [nous soulignons]. Dans cette perspective, « [l]e rôle des historiens n'est pas seulement de raconter mais aussi de contrôler : la masse du peuple ne tiendra peut-être jamais compte des corrections apportées par les érudits parce que ces corrections ne sont pas toujours agréables, mais il faut quand même que le travail soit fait<sup>92</sup> ».

\* \* \*

<sup>90</sup> Ronald Rudin, « Regards sur l'IHAF et la RHAF à l'époque de Groulx », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 51, n° 2 (automne 1997), p. 201-221.

<sup>91</sup> Jean Lamarre, *Le devenir de la nation québécoise*, p. 278.

<sup>92</sup> Marcel Trudel, « Les plaines d'Abraham », *Le Soleil*, 2 septembre 1950, p. 2.

Le présent article a permis d'esquisser les contours d'une problématique sur la question des migrations savantes entre le Québec français et les États-Unis par l'examen de l'expérience spécifique des « retours d'Amérique », dont Trudel constitue un des cas de figure. Notons toutefois qu'il s'agit bien ici d'un seul cas, avec ses particularités, mais qui pourrait, grâce à des études ultérieures, être généralisé. En effet, le séjour d'études aux États-Unis, par l'intégration de l'univers exotique des campus américains qu'il suscite, devient, à compter de l'entre-deux-guerres jusqu'à la fin des années 1950, un phénomène global, constitutif d'un nouveau contexte de confluence culturelle et intellectuelle avec l'Amérique états-unienne. Ce phénomène, qu'esquissent également les trajectoires américaines de Jean-Charles Falardeau, de Maurice Lamontagne, de Maurice Tremblay, de Luc Lacourcière, de Lucien Piché, de Roger Gauthier, de Guy Frégault, de Michel Brunet, de Paul Lorrain, de Marc-Adélarde Tremblay, d'Hubert Guindon et de bien d'autres, témoigne des échanges et des transferts entre le Québec et les États-Unis autant que de la formation spécifique d'une nouvelle intelligentsia laïque, liée au développement des universités québécoises et à la recomposition plus large du champ intellectuel québécois d'après-guerre. C'est dire que l'expérience effective de l'Amérique qui s'offre à cette génération trouve sa place dans la généalogie intellectuelle et institutionnelle de la Révolution tranquille, dont il n'est pas dit qu'elle soit dépourvue de toutes origines « américaines ».

Nous l'indiquions en introduction au présent dossier, l'histoire de l'expérience états-unienne de ces universitaires québécois est restée, pour beaucoup, le fait de témoignages rétrospectifs des protagonistes eux-mêmes et inscrite sous le signe de la modernisation ou du progrès disciplinaire. Or la trajectoire de Trudel, à l'image d'ailleurs de celle des sociologues lavallois (voir le texte de Jules Racine St-Jacques dans le présent numéro), tend plutôt à faire état d'une acculturation disciplinaire américaine mitigée. De même, elle conduit à nuancer l'idée voulant que cet engouement pour les États-Unis chez les universitaires québécois ne soit qu'un simple effet de la Seconde

Guerre, puisque la rivalité entre les modèles scientifiques nord-américain et français était déjà inscrite dans l'histoire institutionnelle du milieu universitaire québécois. D'où l'intérêt qu'il y aurait, selon nous, à explorer plus avant la trajectoire et l'expérience des « retours d'Amérique » en tant qu'ils furent non seulement emblématiques d'un moment de la construction (transnational) des savoirs au Québec, mais aussi importants pour mieux saisir la complexité du processus d'acculturation disciplinaire et intellectuelle des étudiants québécois au contact du monde savant américain. Un tel processus fait voir le séjour d'études américain à la fois comme le lieu d'une expérience initiatique (l'expérience subjective et concrète des séjours et le « choc » culturel qui a pu en résulter) et d'un rapport changeant à la référence américaine, de plus en plus prégnante à partir des années 1940. Il sollicite aussi une réflexion sur les bilans et les effets de ces séjours, tant sur le plan individuel que collectif, en tant qu'ils introduisent aux problématiques de transfert, de médiations culturelles et de réception. Il entraîne, en dernière instance, un questionnement sur les distinctions ou les conflits entre les « retours d'Europe » et les « retours d'Amérique ». Sur ce plan, bien que le cas américain ne semble pas avoir cristallisé une figure particulière dans l'imaginaire social canadien-français à l'image du cas européen, il n'engage pas moins l'enjeu d'une négociation entre deux cultures et deux modes de vie intellectuels.